

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

#construire #07
à partir de Peter Handke, « L'heure où
nous ne savions rien l'un de l'autre »

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Christine Eschenbrenner</i> <i>Hall 1</i>	5
<i>Olivia Scélo</i> <i>Médée rêve</i>	7
<i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Stroborama</i>	9
<i>Isabelle Charreau</i> <i>Déjà lu</i>	13
<i>Monika Espinasse</i>	15
<i>Noëlle Baillon</i>	18
<i>Émilie Kah</i> <i>Nuit à l'hôpital</i>	20
<i>George Baron</i> <i>sans titre (instantanés)</i>	23
<i>Bernard Dudoignon</i> <i>Il veut voler</i>	28
<i>Yael Uzan</i>	30
<i>Piero Cohen Hadria</i> <i>Inventaire</i>	38
<i>Raymonde Interlegator</i> <i>L'arc-en-ciel</i>	41
<i>Nathalie Holt</i> <i>Salle des machines</i>	46
<i>Valérie Mondamert</i> <i>muret plage-ville</i>	49
<i>Betty Gomez</i> <i>Un mercredi, devant le lavoir du hameau</i>	52
<i>Martine Lyne Clop</i> <i>Nue, une place</i>	54
<i>Hélène Boivin</i> <i>La danse des éventails</i>	57
<i>Catherine Plée</i>	60
<i>Ève François</i>	64

des uns, des autres

tous mêmes qui ne s'aiment

dans leurs pas perdus

Métier à tisser géant : flux entrecroisés. La navette invisible lance entre les fils de chaîne les passagers incessants de la trame. Ils dessinent ligne après ligne un tissu changeant qui se fait et se défait au rythme des arrivages. Valises trainées par les voyageurs, briques roulantes, notes parfois colorées — tenues en laisse par leurs propriétaires toujours remplacés par d'autres sur la patinoire de l'attente entre voies grandes lignes et parages boutiquiers. Un agent en uniforme se penche vers une dame entre deux âges qui semble lui faire une confiance. Il sort d'une poche une étiquette qu'il lui tend avec apparemment quelques recommandations. Un cercle de jeunes filles aux cheveux longs se forme : elles s'embrassent, se retrouvent, parlent fort, et comparent leurs sacs à dos. Bande de sœurs prêtes pour l'expédition. Mouettes rieuses. Elles s'éloignent. Un homme timide et mal rasé se glisse le long d'une file en attente d'un café ou d'un sandwich. A voix basse il demande à chacun une petite pièce. Tous les visages au fur et à mesure se détournent, chaque tête indiquant le refus en se tournant de gauche à droite et réciproquement sur le pivot du cou. Une femme dite de couleur ferme puis transporte un gros sac transparent plein de déchets et des siècles d'esclavage vers une destination inconnue. Quinze personnes étrangères les unes aux autres guettent ensemble, tête levée vers le panneau des départs, l'affichage des voies, puis baissent en même temps la tête vers leurs téléphones portables avant de se diriger en troupeau rapide vers la voie dont le numéro vient

d'apparaître. Un homme pressé revient sur ses pas avec l'air de quelqu'un qui a oublié quelque chose d'important. Trois militaires faussement nonchalants, mitraillettes pointées vers le sol, arpentent lentement les lieux, entre départs et arrivées. Un homme courbé sous le poids du violoncelle qu'il a sur le dos accélère le pas : l'homme et l'instrument font corps dans l'espace de transition. Un petit garçon tente de caresser le pigeon qui vient picorer des miettes aux pieds d'adultes en grande conversation.

Pas de parvis, mais une grève de sable. Et pour le reste, rien que la banalité des silhouettes et des formes vues en rêve.

Un lieu : le rivage de la Colchide au bord de la mer Noire sous le soleil éclatant.

Médée voit la nef Argo arriver doucement. Elle voit Jason, elle le trouve toujours beau, elle voit Orphée, elle voit Hercule. Le vent tend les voiles, l'onde frissonne. Ensuite, ils sont sur le sable, ils s'allongent sous le soleil de l'après-midi. Ensuite arrive le troupeau de boucs. Ils avancent tête baissée, les cornes en avant, ils ne s'arrêtent jamais d'avancer, leur pelage est sombre, le sable gicle sous leur sabot dans une poussière grise. Un seul se distingue, sa toison est dorée, elle brille dans la lumière, on dirait qu'elle est recouverte d'or. Il avance seul maintenant les autres boucs sont sortis du décor, il ne reste que des nappes de brouillard. Puis viennent les taureaux sauvages aux naseaux de feu. Médée voit Jason conduire les taureaux attelés à une charrue à travers le champ de sable, les sillons sont parfaitement symétriques à la verticale et dessinent des droites à l'infini. Jason marche maintenant dans les lignes du sol en regardant le soleil en face de lui, il sème des dents de dragon. Pause.

Des soldats en arme surgissent des sillons de sable. Les taureaux soufflent des flammes. Jason se dresse devant

eux et leur jette des pierres. Dans l'image suivante, les soldats s'entretuent, les taureaux ont disparu consumés par le feu. Au fond de la scène, la mer scintille et le bouc doré semble flotter sur l'eau. Pause

Un homme, indéfinissable d'abord, sort des décombres qui recouvrent la plage. Médée reconnaît son père, Aietès. Il dit « Jason ne partira pas avec les richesses de mon royaume, Jason ne volera pas la toison d'or ». Médée avance masquée dans son rêve, elle ne se reconnaît pas. Elle marche vers son père, un serpent se dresse devant elle. Pause.

La toison d'or est suspendue dans un arbre ; le serpent endormi forme un grand anneau sur le sable qui conduit jusqu'à la mer. Absyrtos, le frère de Médée, crie. Elle l'attrape sous son bras et maintient sa bouche fermée avec sa main. La scène est plongée dans l'obscurité, Jason brille dans la nuit, il irradie de lumière. Il a revêtu la livrée du bouc comme une cape. Il prend Médée par la main et ils courent dans le même sillon jusqu'à la nef Argo. Pause.

Ils sont sur l'eau maintenant et la plage de sable avec son arbre mort apparaît à l'arrière-plan. L'image se fige, la nef n'avance plus et Médée se réveille en criant : elle voit devant elle le bouc ensanglanté qui la regarde.

L'un tourne au coin de la rue, sa chaussure gauche est la dernière chose qu'on voit de lui avant de disparaître derrière le mur crépi jaune. Une mouette pleure. Pause.

Le tourniquet de l'entrée de la bibliothèque Takeda s'apprête à subir une double poussée convergente. La première va être produite par une femme grande, robe rouge, collier de perles noires, rose à lèvres, montre à écran digital au poignet gauche, main droite levée prête à pousser la plaque en laiton disposée sur une façade du tourniquet. Elle est sur le point d'entrer dans le hall de la bibliothèque qu'elle traversera d'un pas décidé pour se diriger dans le couloir du fond bordé par plusieurs salles de réunions qui mène à la grande salle de lecture. La seconde poussée va être faite par un adolescent, casque d'écoute sur les oreilles, chemise rayée à manches courtes dont les pans flottent sur le jean, deux épais manchons en cuir marron lui enserrant les avant-bras, lourdes chaussures de cuir noir. Il va sortir de la bibliothèque Takeda après avoir passé une heure et quinze minutes dans le rayon mangas de la grande salle à lire les tomes VI, VII et VIII de *Death Revolution in Tokyo*. Il lui reste quatre minutes avant le passage du tramway #29 en direction de la Porte des violettes. Entre ses oreilles, le riff du guitariste de Pulp Metal enflamme ses neurones. Pause.

Un avion passe dans le ciel dans un vrombissement qui laisse indifférent l'ensemble du tableau, sauf un enfant, seul dans le bac à sable du petit parc de jeux qui se trouve

derrière la fontaine qui bascule la tête en arrière en posant sa main sur son front pour faire une visière et éviter d'être aveuglé par le soleil. L'enfant lèvera dans un instant son bras pour pointer avec son index l'avion dans le ciel bleu et babillera quelque chose comme « le navion » ou « broumbroum » ou « maman ». Difficile de rapporter ses propos exacts en lisant sur ses lèvres. Pause.

Une autre passe en vélo en grillant le feu rouge, ce qui ne gêne personne puisqu'aucun piéton ne s'apprête à traverser la rue et qu'aucun véhicule ne se dirige vers elle. Sur sa monture, la jeune fille aux cheveux courts parle toute seule. Pause.

Le couloir de la bibliothèque Takeda est pris d'une vive agitation. Le courant principal des personnes en mouvement est dirigé vers la sortie, ce qui laisse supposer qu'une conférence dans le grand amphithéâtre vient de s'achever, à moins qu'une ou plusieurs réunions ne viennent de se conclure comme en témoigne le ballet des portes donnant dans ce couloir qui s'ouvrent et se referment, libérant les participants vers l'extérieur. Élément important : l'horloge du hall indique 12 h 5, c'est le début de la pause-déjeuner. Dans le flux sortant, il y a un homme sans âge avec un manteau gris, une femme d'une trentaine d'années avec un cartable bleu, une jeune fille avec une casquette sur la tête et un cahier dans la main, un vieil homme avec une écharpe rouge, une femme dans un fauteuil roulant, un homme, un enfant, un autre homme, deux femmes se tenant par la main, une femme seule. Tous se dirigent vers le tourniquet pour sortir dans la rue. Dans le flux entrant, beaucoup plus

mince, il y a une quadragénaire avec des lunettes de vue sur le front et un sandwich dans une main, un homme blond en costume trois-pièces, une jeune femme portant un chapeau à fleurs, deux enfants en train de discuter, un homme âgé en bleu de travail. Pause.

Un sifflement commence à se faire entendre. Cela pourrait être l'alarme d'une voiture lointaine en train de se faire dérober ou qu'un coup de vent a fait bouger, ce qui a déclenché l'alarme. Ce pourrait être une machine qui grince, les freins d'un autobus, le lourd battant d'un portail qu'on ouvre ou qu'on ferme, une cocotte-minute en action. Difficile de distinguer d'où vient ce bruit. Pause.

Une ombre traverse la place. Une, puis deux, trois têtes basculent et autant de regards cherchent dans le ciel avec les yeux froncés et des plis sur le front et sur le visage. Un homme d'une cinquantaine d'années fait une grimace en serrant ses lèvres et en affichant un rictus forcé. Pause.

Dans la grande salle de lecture de la bibliothèque Takeda règne un grand silence que seuls viennent perturber une gorge raclée, une chaise qui glisse sur le parquet en bois, un chuchotement, un souffle, un livre qu'on referme. Peu de mouvements. Des yeux de toutes les couleurs et de toutes les textures fixent les pages des livres et un mouvement tout juste perceptible des pupilles qui suivent les lignes imprimées égrène les fragments de temps. Les esprits volent, celui-ci dans un monde mythologique, celui-là dans les rangs de troupes militaires, lui en haut d'une montagne hallucinée, elle à la poursuite d'un mirage, d'une île au trésor, d'un amour,

d'un cauchemar. Un détective privé avec un chapeau mou, une servante écarlate, un étranger, un bourgeois gentilhomme. Un soulier de satin, un petit vélo à guidon chromé au fond de la cour, une maison des feuilles, une ville de papier. Autant d'histoires qui flottent dans le silence de la grande salle de lecture de la bibliothèque Takeda. Autant de grains de poussière qui dansent dans le rayon de soleil qui la traverse. Pause.

Il y a dû y avoir un déclic, mais personne n'a pu l'entendre. Quelques signes épars dans les dernières images pourraient annoncer la suite, un homme sur la place qui regarde en l'air avec les yeux écarquillés et porte ses deux mains sur la bouche, une jeune fille qui laisse tomber son vélo et qui se met à courir, un enfant dans le petit parc derrière la fontaine qui saisit le sable par poignées avant de le jeter en l'air. Quelques sons aussi, un chien qui aboie, un cri, un sifflement de plus en plus aigu. Une stridence. Puis le noir.

Les archives conservées dans les fonds du Mémorial des Guerres révèlent l'instant d'avant. Sur le disque mère XIVV, ce milieu de journée du 13 août 2042 est référencé comme le dernier enregistrement. Les images saccadées des films capturés par les caméras de surveillance U303 à l'angle de la rue Babillot et de Stringfield Avenue, P899 dans le hall de la bibliothèque Takeda et Z984 dans l'entrée de la grande salle de lecture ont été disséquées et étudiées par les historiens durant plusieurs millénaires. Rien n'explique comment Charlize Yokeyosheda a pu survivre au bombardement.

La scène se passe entre les feuilles d'un classeur bleu épais de sept centimètres.

La fille s'installe à la table avec son thé, face à la porte fenêtre. Elle prend une pile de courrier. Elle se retourne tranquillement avec un sourire, la fumée de sa cigarette, la première de la journée, s'égare dans la pièce. Sur la table deux mains dégagent l'espace encombré. Une araignée a tissé sa toile à l'extérieur, sur l'angle gauche en haut de la fenêtre mais reste invisible. Trois oiseaux se sont envolés du marronnier.

Il s'installe chaque mardi à la même table face à la vitre avec vue sur la rue. La serveuse est si maigre, de loin une allure jeune démentie plus près par un visage fatigué recouvert d'un fond de teint épais. La voisine téléphone laissant son haut parleur. Elle détache un chèque du carnet qu'elle tire de son sac à main et elle lui tend. Il sourit et s'essuie les mains sur un tablier blanc.

Une enfant, trois ans ou cinq peut-être, marche entre ses parents. Un troupeau d'enfants rangés par deux avance, en accordéon sinueux. Un homme âgé dehors devant sa maison qui respire le parfum d'une rose. Un moineau était perché sur une branche basse du forsythia, il s'est rapproché et s'est posé sur la vieille balançoire. Un elfe navigue dans une coquille de noix. Il a suivi le vent il s'est laissé faire il a glissé sur la pente. L'homme en pyjama et robe de chambre promène son chien. Il tient un grand cabas de supermarché. Un type lui a fait signe, il tenait son bras gauche avec la main sa manche tachée de sang.

On entend le nouveau sobre et joyeux jardinier chanter des vieux tubes de Bob Marley ou Santana. Deux enfants d'une dizaine d'années jouent à compter les personnes qui font la queue en les touchant l'une après l'autre. Une enfant blonde regarde avec envie un petit groupe de filles qui improvise un parcours autour de troncs d'arbres couchés au sol.

L'adolescente passe devant la place, elle tire un chariot rempli de légumes. Elle s'assoit sur le banc, devant le muret de l'église sous le tilleul. Un homme sort de la voiture garée sur le bord du chemin. Le conducteur de profil en veste de costume crème petites lunettes et cheveux longs coiffés en tresse dans le dos remue les lèvres et la tête.

Elle me parlait pas du tout la #07, aucune image ne se présentant j'ai choisi de piocher dans les textes accumulés depuis mon premier atelier tiers livre le 16 juin 2021 les personnages en action, pas toujours des personnes pas toujours au présent pas toujours en action, pour trouver matière à enchevêtrer sans rien y changer.

Sur la place toute en longueur, les nombreux stands sont installés côte à côté et face à face. Le marchand de légumes a aligné les caissettes pleines. Poireaux salades courgettes tomates pommes de terre et bien plus. Une dizaine de personnes attendent patiemment, se serrent, la file s'allonge. Le marchand, en jean, chemise blanche, tablier bleu et chapeau de toile, s'active, trie, choisit, ses mains virevoltent et accompagnent son discours, il vante ses oignons du pays, ses pommes rouges goûteuses, il prend un couteau, partage une belle pomme en petites tranches, tiens goûte ça, tu verras, elle est pleine de jus sucré, le client tend la main, saisit le bout de pomme, le croque, hoche la tête, commande un kilo de fruits. La voix du marchand porte loin, il attire, il séduit avec son bagout, il se penche, sort des pots de menthe et de basilic de dessous la table, tiens, profite, ce n'est pas cher, ça sent bon, la cliente à côté respire, sent le parfum, réclame aussi du persil, sort son porte-monnaie du panier, compte les pièces au centime près, range les pots dans le panier et repart voir les pots de miel en face. Au camion de fromage et de charcuterie, le commerçant rougeaud et bien en chair fait sa réclame, il est debout dans son camion et de sa hauteur, il présente des morceaux de pâté et des carrés de pèlardon sur un plateau en bois, il se penche vers les clients qui saisissent au vol de quoi goûter, juger, et acheter. La foule s'est amassée, à trois ou quatre, de petits groupes jalonnent la place, c'est aussi la rencontre, on papote, on échange les dernières nouvelles, difficile d'avancer au milieu des gens avec chiens,

poussettes, paniers, sacs rebondissant remplis à ras-bord, cyclistes en difficulté de trouver une trajectoire ...

Sur le parvis sablonneux de l'église, on joue aux boules, ça claque, métal contre métal, le joueur se penche pieds joints, la boule bien calée dans le creux de sa main, le bras part en arrière, puis rondement mené vers l'avant pour envoyer la boule vers le but, il y a aussi quelques enfants déjà champions qui s'entraînent en lançant des commentaires avisés. Au bar voisin, les spectateurs encouragent en se levant de table, laissant de côté bouteilles et verres. C'est l'heure de l'apéro, il y a foule, toutes les tables et chaises sont occupées, le barman passe avec son plateau rond en inox, prend les commandes, et se les remémore à haute voix en remuant les lèvres. Le facteur passe avec sa voiture jaune, vide les boîtes à lettres accrochées sur le mur de la poste, devant le distributeur de billets juste à côté, deux femmes se disputent la priorité, puis tapotent tour à tour leurs demandes et leurs codes pour recueillir les billets.

A l'autre bout de la place, un traiteur s'est installé devant un chaudron posé sur un réchaud en fer alimenté par une bouteille de gaz, il transpire sous sa tenue de cuistot et avec une grande cuillère en bois, il touille vigoureusement une purée au fromage, en la faisant filer, c'est le fameux aligot dont il fait la publicité à grands cris. L'odeur des saucisses grillées qui accompagnent, fait le tour du marché et déjà un couple se positionne en jouant des coudes pour profiter de l'offre....

Sur un banc à l'ombre de deux platanes, un vieux monsieur s'est assis. Il enlève sa casquette en s'essuyant le front et pose sa canne contre le tronc d'arbre. Un autre le rejoint, ils se saluent avec des claques sur les épaules

et restent assis un bon moment en commentant ce qui s'est passé cette semaine dans le village....

Au centre de la place, la fontaine ronde avec quatre robinets laisse couler de minces filets d'eau, qui remplissent le bassin en dessous, et trois enfants y jouent et sautent et éclaboussent les passants en poussant des cris de joie.

La scène est une place ouverte sous un plafond très haut. Des pigeons volent.

Les acteurs, le public rejoignent la scène par plusieurs escaliers roulants.

Une silhouette grimpe les marches une à une et court sitôt atteint le palier en traînant une valise à petites roues. Il disparaît à travers le portique sous le tableau d'affichage des voies.

Plusieurs silhouettes sont arrêtées devant le panneau d'affichage et le regardent. Certaines parlent entre-elles.

Trois adolescents sont regroupés à côté d'un piano, ils écoutent un quatrième jouant une mélodie douce, le dos tourné aux silhouettes passantes sur le parvis. Leurs sacs de voyage sont posés en tas à leurs pieds.

Une silhouette avance à pas lent vers un homme achetant un sandwich tomate-mozzarella et tend la main dans sa direction. L'homme se détourne et part en traînant sa valise d'une main, il sort de la scène du côté des quais.

Un pigeon picore des miettes de pain sur le sol en béton entre les tables et les chaises de fer visées au sol à côté de la boutique de sandwiches.

Le groupe sous le panneau d'affichage se disloque lorsqu'un numéro de quai est affiché en face de la ligne du train pour Nantes.

Deux silhouettes s'approchent de la boutique à côté du piano. Elles détaillent les prix des macarons et repartent en direction de la boutique de savons. Elles sentent

quelques articles, les reposent et s'éloignent vers le vendeur de thé.

Plusieurs silhouettes sont assises sur des bancs autour de la scène et regardent leurs smartphones.

Des pigeons les survolent pour se poser sur les poutres métalliques de la verrière.

Une silhouette apparaît à l'ouverture de la porte de l'ascenseur de service, poussant un chariot de bouteilles d'eau et d'autres fournitures pour la boutique de sandwich en prévision du coup de feu de la pause déjeuner.

La scène est la partie avant d'une chambre double d'hôpital, celle où les soignants circulent, celle qui permet aux malades et aux visiteurs d'aller de la porte à la fenêtre, d'accéder à la salle de bain.

C'est la nuit. La lumière naît, d'une part de l'avant-scène, en raison des éclairages de sécurité, sous les lits des patients, et d'autre part de la baie vitrée dont le store à moitié relevé, laisse monter les lumières de la ville. C'est une clarté de faible intensité, confortable, rassurante, suffisante à une déambulation sans risque dans l'espace scénique.

Une personne, en robe de chambre, une femme grande, charpentée s'avance à petits pas, cramponnée à son pied de perfusion vers la fenêtre. Elle essaye en vain de l'ouvrir. La fenêtre résiste et ne laisse passer qu'un filet d'air frais. Sans doute est-elle bloquée. La personne respire goulûment cette fraîcheur puis s'en retourne. Ça y est, elle est passée, elle est sortie du champ de vision du spectateur, côté cour. Remue-ménage de couchage. Soupirs d'inconfort ou d'aise, on ne sait.

Pause

La porte s'est ouverte brusquement. Une silhouette apparaît : très noire la peau, très blanche la tenue de travail moulée sur des fesses rebondies. Cette silhouette, circule sans ménagement, sans aucune discrétion. On voit, par intervalles, son ombre chinoise démesurée sur

le mur du fond de scène. Elle pousse devant elle une table roulante sur laquelle sont posés un ordinateur et un électrocardiogramme. On voit les écrans lumineux des appareils qui clignotent des chiffres verts. Elle s'avance vers le devant de la scène. On ne la voit plus. Que fait-elle ? Son travail sans doute. Elle maugrée vers sa collègue, une petite, grosse, sanglée dans sa tenue d'infirmière, que son tensiomètre ne marche pas, que son protège oreille est tombé, qu'à l'hôpital public on a un matériel de merde, qu'elle en a marre de faire les nuits, qu'elle va demander à changer de service parce qu'en chirurgie, il y a trop de travail. Elle actionne comme une menace la pince de son oxymètre. Chut, lui dit sa collègue, tu vas les réveiller tout à fait. Elles sortent toutes deux côté cour. Soupirs, grincements de lit, bruit de carafe. Quelqu'un boit.

Pause

Ronflements un peu irréguliers, mais très sonores, côté cour. Tout est calme côté jardin. Moins dans le couloir. On voit surgir de l'avant-scène un nouveau personnage. Une femme, en chemise de nuit, se cramponne à son pied de perfusion afin de garder son équilibre. Elle étire son bras libre, se masse l'épaule, se frotte le ventre. Elle disparaît côté cour. On entend des bruits de toilettes, des bruits animaux. Elle doit-être à la salle de bain à tenter de vider son ventre douloureux. L'opération dure. Enfin, elle ressort en choquant son attirail contre la porte. On ne la voit plus. Elle doit être recouchée. On entend sa respiration lente, régulière, appliquée.

Pause

Branle-bas ! Plus de ménagement, les deux infirmières sont là avec tout leur attirail. C'est la fin de la garde de nuit. Prise de sang ! L'énergique dit, je ne trouve pas sa veine, laisse-moi faire, lui dit l'autre, la douce, l'attentive, contente-toi de me passer les tubes ! Températures, tensions. Elles inscrivent les constantes sur leur ordinateur : lit « porte », lit « fenêtre ». Elles ressortent précédées de leur table roulante. On devine leur conversation qui s'éloigne dans le couloir. Elle est absorbée par une autre chambre.

Pause

On attend le matin, la relève de l'équipe de nuit. Le temps passe lentement. Impossible de se rendormir après la prise de sang. On ne voit pas la patiente, on la sent qui veille, qui guette le point du jour, la tête tournée vers la fenêtre.

Pause

Ça y est la relève est là. Un grand infirmier, tout sourire, tout frais de l'air du dehors et sa collègue toute pimpante. Clip clap joyeux des sabots de bloc en plastique rose sur le linoléum de la chambre. L'infirmier va lever le store, le brouillard de la Garonne bouche la fenêtre comme un gros tampon d'ouate. Températures, tensions, saturations en oxygène dans le sang, distributions des médicaments. Une nouvelle personne entre : « Mesdames : que prendrez-vous pour votre petit-déjeuner ? »

Une nouvelle journée commence dans le service de chirurgie de l'hôpital d'Agen.

Plus de pause jusqu'à l'heure du déjeuner.

Des bateaux de pêche, de grosses barques aux coques peintes en bleu, vert ou blanc, amarrés le long du quai. Ça sent le goudron, l'huile de vidange, l'iode et le poisson. L'eau, en contrebas du quai, a des reflets irisés, violâtres et verts. Les oiseaux marins, des goélands pour la plupart, crient et rasent l'eau et le sol. Certains se posent à peine, le temps de rafler une aubaine, un bout d'entrailles de poisson oublié dans une flaque.

Trois enfants arrivent en courant sur les pavés noirs lavés d'eau de mer. Ils ont six ou sept ans, des cheveux noirs lisses et courts, des shorts et des polos rouges à bandes blanches, taillés dans un tissu synthétique brillant. Le deuxième est une fille, puisqu'elle a une barrette rose magenta dans les cheveux. Le premier tient au-dessus de sa tête un cerf-volant rouge vif. Bouche grande ouverte, il crie, ou rit ; peut-être les deux. Il a perdu ses dents de devant et plisse les yeux, ce qui lui donne l'air d'un petit vieux. Ils descendent la rampe qui mène jusqu'à la grève que le reflux de la marée découvre.

Un homme d'une quarantaine d'années, jean délavé et éraillé, soulève d'une main la masse noire d'un filet de pêche, faisant apparaître un large trou. De l'autre main, il ravaude le filet à l'aide d'une navette garnie de gros fil vert qu'il passe entre les mailles. Son poignet décrit des cercles gracieux.

En face, près d'une petite charrette à bras, un attroupement autour d'une bâche étendue sur le sol. On vient de finir de décharger. Les clients se pressent.

Impossible de voir ce qui se trouve là. Un à un, ils se dégagent de la masse et repartent avec, coincée sous leur bras, une étrange courge vert sombre à l'écorce grumeleuse de la taille d'un ballon de rugby, qui répand une odeur fétide.

Pause.

Une vieille femme, fichu blanc enroulé autour de sa tête, visage brun ridé comme une vieille pomme, est courbée devant une planche posée à même le sol ; elle pioche une petite boule de pâte dans une pile posée à sa gauche et l'étale à l'aide d'une très fine baguette de bois en un disque si mince qu'à la fin il reste enroulé autour de la baguette, et qu'elle dépose ensuite sur un large disque de fonte noire légèrement bombé et huilé, posé sur un réchaud à gaz ; d'un geste vif, à l'aide d'une raclette de bois, elle retourne la galette ; quand elle est cuite, elle la garnit d'un mélange de fromage blanc et d'herbes vertes qu'elle puise dans un saladier posé entre ses pieds. Elle en replie les bords encore et encore et la garde au chaud dans un garde-manger qui ressemble à une grosse lanterne aux parois de verre.

Près du talus, un groupe de petits garçons accroupis autour d'un espace de terre nue et lisse. Ils jouent aux billes ; l'un d'eux gagne et lève les bras en criant : il a tout raflé. Puis il rend à son copain une poignée des billes qu'il vient de gagner. Il faut bien pouvoir continuer à jouer.

Debout, le marchand tient d'une main une balance à un seul plateau et de l'autre fait courir les poids sur la tige de métal pour estimer le poids des tubercules qui sont dans le plateau. Quand c'est pesé, il attrape le plateau et

fait rouler les légumes dans le panier tressé qui lui tend la cliente.

Au bord du quai devant un bateau, un homme. À ses pieds, une pile de casiers de bois à claire-voie. Il se baisse, en prend trois et les tend à un marin, peut-être le patron, resté sur le bateau ; il doit se pencher très bas, à la limite de l'équilibre, pour les passer à l'autre qui lui, doit tendre très haut les bras.

Un homme lève un couperet brillant au-dessus d'une table où il a étalé de petits poulpes ; il leur tranche les tentacules, les aplatit d'un coup sec du plat de son outil et les jette sur le gril juste à sa droite. Lorsqu'il a rempli la grille, il retourne les premiers. De temps à autre, il évente le feu. Tout en s'activant, il appelle le chaland. On ne comprend pas très bien ce qu'il dit, mais ça crépite et ça répand une odeur appétissante. Une file se forme devant l'étal. Il enveloppe les grillades dans des cornets papier journal en échange de pièces qui tintent lorsqu'il les jette dans la boîte de conserve qui lui tient lieu de caisse.

Pause.

Un couple fait cuire les poissons qu'ils viennent d'acheter sur un petit brasero de fonte noire. Ils activent les braises avec un éventail de paille qui chasse la fumée. Ils ont dû rouler les poissons dans du gros sel, car de temps à autre une flamme verte s'élève.

Poissons tout frais, ventre de nacre et dos d'argent, rangés, présentés comme des bijoux dans les casiers inclinés à la vue du client. La patronne – elle porte de lourdes boucles d'or aux oreilles – répond d'un air goguenard aux plaisanteries. Elle attrape le poisson, lui plante dans la gueule le crochet qui se trouve d'un côté

de la balance, fait courir les pesons, annonce à voix haute le poids, ou bien le prix, décroche le poisson et le jette sur l'étal, le gratte, l'éventre, le vide, l'enveloppe dans un carré de papier. Dans la file, quelqu'un, un homme a maugréé entre ses dents. Une remarque sur le prix ou peut-être sur la fraîcheur de la marchandise. Elle se retourne, les deux poings sur les hanches, tend ses deux seins comme des obus en direction du malotru, un petit gris sec à la figure longue et jaune, au cheveu rare. Il n'a pas la carrure. Elle a le verbe haut, l'abreuve de railleries au sujet du minuscule goujon qu'il conserve encore entre ses jambes. Toute l'assistance éclate de rire. Sa commère qui vend des coquillages à l'étal voisin s'y met aussi. Les deux fortes en gueule se répondent en des sortes de couplets chantants. L'assistance se gondole. Le petit gris bat en retraite et se dépêche de filer sans répondre, le regard rivé au sol poursuivi par les éclats de rire.

Un parfum délicieux se superpose à l'odeur de poisson et la supplante, une odeur chaude, épicée et sucrée qui arrive par bouffées avec le vent de terre qui se lève. Elle émane de deux sacs de toile posés sur le sol, un peu en retrait, là où s'élève un talus sablonneux. Des deux sacs sortent de fins copeaux frisés de tabac blond.

Café en plein air au coin de la rue, des tables posées sur les pavés, certaine un peu de guingois.

Un homme est assis devant le mur du bistrot, légèrement renversé sur sa chaise, les jambes allongées et les mains dans les poches. À cause de l'ombre, on ne voit pas bien son visage. Il est coiffé d'une casquette de couleur sombre et porte des lunettes noires. Penché près de lui, le garçon dispose sur la table deux verres sur des soucoupes de métal argenté, un plateau d'argent garni de

coupelles de friandises et une théière. L'homme sort négligemment de sa poche un billet qu'il tend au garçon, puis fait signe à un gars qui attendait debout de s'approcher et de s'asseoir devant lui.

Non loin de là, autour d'une table quatre hommes jouent avec des pièces d'ivoire. Quand il les posent au centre de la table, on entend un claquement suivi d'exclamations et de jurons. À côté d'eux, au sol, des canettes de métal orange ou noir. L'un des joueurs pioche dans un cornet de papier des graines qu'il mâchouille nerveusement et dont il recrache les écorces. Les oiseaux viennent picorer les miettes jusque dessous les tables.

Une longue rue de village ou un grand champ, un espace si grand qu'un avion s'en envole, si petit presque pas plus grand qu'une boîte à livres

la fille sur le siège au fond du bus mange négligemment une glace, le bus freine, elle fait tomber de la crème rouge sur sa jolie veste verte, son copain, fait une tête longue comme ça, se lève, marche vigoureusement vers le chauffeur freineur, prêt à en découdre mais il change d'avis descend par la porte ouverte et en profite pour s'en aller loin loin courant dans le champ

l'avion arrive en bout du grand espace, il fait rugir son moteur, les ailes du planeur qu'il tire tanguent, rasant le sol, un peu de gazon poussiéreux vole, le planeur rebondit et se redresse, le pilote regarde par le hublot du cockpit, sourit reconnaissant de cette hésitation à s'envoler

pause

sur les immenses tirages photo affichés le long de la piste, un longiligne regarde un beau jeune homme à l'air doucement farouche, il sait que c'est lui sur les photos mais il y a bien longtemps, à cette époque, il ne savait pas qu'il était beau et maintenant il envie les jeunes gens en jeans troués qui semblent tellement savoir qui ils sont

au bout de la laisse du chien minuscule qui va nez sur le gazon, la dame s'arrête et regarde dans la boîte à livres, l'air de vouloir y retrouver les livres qu'elle y a abandonnés il y a longtemps et qu'elle a eu, ce matin,

irrépressible envie de toucher et feuilleter dans sa bibliothèque

en beau costume, celui qui vient de sortir du bus marche et parle seul, secoue la tête, marmonne trois mots, se tape le front, aperçoit le planeur qui monte vers les nuages, tend l'oreille au bruissement des ailes contre le vent

pause et bruissement

d'un coup il s'arrête tête en l'air, bouche ouverte, hébété, écarte les bras, les agite de haut en bas, court droit devant, sautille, il veut voler, il est sûr de lui, il ne reviendra pas indemne, il veut s'envoler au-dessus de la condition qui lui pend au nez pieds et poings liés à la servitude

silence et bruissement

il pleut, un petit garçon, d'où sort-il celui-là, essaie d'attraper une balle de chiffons avec une raquette bricolée de ficelle, il y arrive peu, son copain transi de froid en face de lui y arrive moins encore. Ils filent en courant et se tapant mutuellement dans le dos, on dirait pour se réchauffer

pause réconfortante

l'homme du planeur est revenu sur terre, découragé par la pluie de mousson il s'assoit à l'arrière du bus à la place de la fille qui, elle, va droit vers un massif de fleurs magiques bleu pervenche assorties à ses yeux, garance assorties au ruban dans ses cheveux, de moins en moins décidée sur le chemin qui y mène, deux pas en avant, trois pas en arrière, l'idée des fleurs lui suffit

ACTE 1 – PLACE DES GRES

Au centre, un magnolia planté sur un sol pavé. A sa cime, caché dans de larges feuilles sans fleurs dessinant des ombres en plein jour, un merle. Dessous, en l'épicentre, deux statues sculptées dans le grés – peut-être un couple. Perpendiculaire – à toi – la maison bigarrée des communistes du 20e.

Mouvements de feuilles dans l'arbre,
un merle, plumage noir et bec jaune se délecte.

On l'entend qui hennit,
mélodie ascendante aussitôt suivie d'une descendante,
et ainsi de suite.

On dévisage tes yeux fixes, on découvre ta présence humanimale derrière une table, devant une assiette, une fourchette et un couteau, tu t'apprêtes à manger. Ton graffiti – outre une vague couleur dans l'assiette, est en noir et blanc. Signe précurseur de ton inéluctable effacement. Traces de déchirures sur le graffiti, en plusieurs endroits : depuis l'extrémité de ton oreille gauche jusqu'au bas de la fourrure qui recouvre cette partie de ton visage, et puis sur ta patte avant droite où le couteau en devient ongle tranchant. Contraste avec ton habit de soirée très chic. A ta droite, sur ce qui semble être un panneau : est inscrit Le vert. Le nom du restaurant où tu te trouves ? Y attends-tu poliment ton invité-e ? Et sinon, cette position statique d'observation, pourquoi ? Ton graffiti, sur ce mur à jardin, aux reflets de

pierres grises : dans sa partie inférieure une ligne plus épaisse, soulignant la nappe blanche de la table, pas de pattes dessous, mais ici et là, traces d'usure, quelques reflets colorés en transparence et puis, le nombre 37 apposé dans le coin droit. La 37ième version d'une série de loups dans la ville, ou bien ... ?

A cour, est-ce un trot ? Et puis tu l'aperçois. Un ouvrier harassé, cheveux blancs, blouson rouge, jambes courtes et arquées, quelque chose d'un boxeur ou d'un homme préhistorique. Boîte légèrement, du côté droit plus que du gauche. Traverse de part en part le plateau, sans te voir, puis, disparaît progressivement sur les hauteurs de la rue de Vitruve. A sa suite, une vieille créature et son chien se dirigeant vers un écriteau en ardoise où s'affiche le menu du jour de la Brasserie Le Magnolia. Derrière son crâne, une zone de chevelure grise dégarnie. La vieille dort-elle toujours sur le dos ? Elle s'arrête, réfléchit – tourne son visage vers toi – te donne son avis : 15 € la planche mixte, c'est trop cher. Puis elle ouvre un à un les boutons de son manteau en laine, forme triangulaire peluchée qui lui donne l'air d'un sapin de Noël aux épines défraîchies. La petite dame prend son temps – tu distingues alors nettement le vernis rouge de ses ongles. Quant à son chien, les ergots en folie, il jappe, galope en tous sens sur la place. Elle l'appelle : Chausson, on y va, allez, on y va... Elle marche en diagonale vers l'avant-scène, direction la rue des Vignoles....

Tu l'entends – tu entends le texte à faire descendre dans son corps. Elle t'entend aussi : Je pense qu'à ça vieillir, vieillir tous ensemble, ici avec les fous, les cons, les trans, les chats qui dorment sur les rebords des fenêtres...[1]

ACTE 2 - INVITATION A RESPIRER

Pattes secrètement sous la table,

à jardin,

Tu tends l'oreille en ta présence discrète.

Mouvements dans l'arbre,

notes en série, nasales et métalliques,

le merle dans le magnolia,

cherche une bonne épaisseur de matière organique,

se cache d'un chat qui passe là

glissando,

Chausson ne répond pas à la vieille, t'approche, ou plutôt s'approche de ton plat, voudrait pour une fois goûter à autre chose qu'à des croquettes. Rêve-t-il en plus de se faire apprivoiser par la meute de louveteaux qu'il imagine non loin de toi, et s'offrir une hybridation entre chien et loup ?

Respiration douce d'une poussette avec dedans un tout petit-d'être, oreillettes lapin sur son crâne chauve, lunettes de soleil sur ses jeunes yeux. A l'arrière, baby-sitter dégingandée, micro de portable posé à la verticale sur son oreille. La poussette longe, frôle – ton mur – croise l'extrémité pointue d'une selle dressée dans l'entre-jambe d'une cycliste en mini-jupe, larges lunettes sombres, toque en fourrure de loup blanc d'où sort une longue natte brune, lèvres peintes en rouge... Elle freine brutalement, hurle contre une meute bruyante qui entre dans la brasserie en lui barrant la route – se tourne vers toi – d'une voix devenue mi furieuse, mi enjôleuse, te prend à témoin : *ils ne peuvent pas faire attention ?!* Le petit-d'être se réveille, hurle. Un

homme calme, un barbu aux cheveux longs, veste velours sombre, sacoche en cuir, jette une volée de mots à qui voudra l'entendre : *Quand les moutons seront enfermés, les loups s'en prendront aux enfants*. Le petit-d'être continue d'hurler, et la meute s'y met à son tour. La femme à vélo ne se retourne pas. L'homme calme préfère lui aussi ne rien voir, ne rien entendre. Il passe, ralentit – ralentit pile poil devant toi à jardin – hésite, jette un regard soucieux à cour, vers la rue Sainte Blaise. Cliquetis de son trousseau de clés. Et, bifurcation soudaine. *Chausson, on y va, allez, on y va*, répète agacée la vieille dame triangulaire aux ongles rouges, elle attend depuis déjà trop longtemps. Pipi contre une des deux statues de la place puis, arrivé au pied de la roue de la cycliste en mini-jupe et aux lèvres rouges, l'animal aboie, tourne autour d'elle, mais ne rejoint toujours pas la vieille dame triangulaire. Coude à coude, un gars plutôt sympa, main gauche en poche, parle de tout et de rien, à l'autre au bout d'une laisse. L'autre quadripède, à rallonge celui-là, basset poils ras, aux tâches pile poil identiques à celles de l'anorak beige, noir et crème de son maître. Tous deux – te reniflent – reculent, avancent... La cycliste, toujours en selle sur son deux-roues, vous regarde, rit à pleine dent, avale, déglutit un je ne sais quoi de grave, donne un bon coup de langue, puis un bon coup de pédales, redémarre, peut-être pour partir et aller son chemin ...

Tu l'entends – tu entends à nouveau des textes à faire descendre dans son corps. Elle t'entend aussi : *Moi je veux brûler d'un soleil intérieur, je veux me donner naissance...* [\[2\]](#)

Liberté du tissu qui s'échappe comme la vie même, laisser cette porte ouverte au mouvement, la laisser ouverte le temps qu'il faut pour contempler l'absence et se résigner à laisser filer. Toute chose passe [...] Ça respire [...][\[3\]](#)

ACTE 3 : LA GLUE DES ANCETRES

Œillade sous l'arbre,
troublants cris monosyllabiques,
courts et aigus.

En ces temps de giboulées, l'envie de fête, de vie à plein poumon, en soi et autour de soi. Au milieu de la place, miroitements d'une ombre de jeune fille, danse autour d'une des statues, la première des deux. L'homme plutôt sympa, quitte sa parka beige, noir et crème, lâche sa laisse et son basset, et se met lui aussi à danser, choisit la seconde statue, joue de son ombre à lui contre son ombre à elle. Tenda improvisée. Elle s'approche et le fait reculer. Il résiste, mais dit je suis là. Sa tête frôle mais ne s'appuie pas. Se tiennent et se retiennent d'éclater soudainement. Les déliés de leurs gestes ont un je ne sais quoi qui ne va pas jusqu'au bout. Les amoureux impromptus, se tournent autour, glissent, hésitent, se cherchent – te cherchent ? – L'étreinte est impossible. Pourtant continuent, jusqu'à.... La vieille aux ongles rouges, reste là, les dévore des yeux.

Tu guettes le silence
au seuil de ce qui dépayse,
s'improvise, fait vertige.

Temps mort – ton âme errante de dibbouk,
attend, sur cette scène

au décor invisible,
l'ébauche d'une écriture.
Passage de quelques citoyens,
troupe d'acteurs amateurs.
Sous tes yeux,
portent
portent, lourde gravité terrestre et gravité des choses,
histoires mal terminées de morts et de vivants,
coincées, dans l'entre-monde.

Loup y es-tu ? ... Va-et-vient enjoué d'un enfant – rêve-t-il d'attraper au vol le rayon du soleil qui s'infiltré entre les deux statues ? Salves d'éternuements de sa gardienne à la traîne, qui ne tient guère de l'existence, serrées fermement entre ses mains, que deux petites bottines rouges, rouges comme le blouson du boxeur, comme les ongles de... Un ado, sans viser, vient de jeter un gobelet vide en carton, et d'atteindre une poubelle presque pleine – poubelle plantée là, justement, au pied de tes pattes invisibles, sous la table. Femme élégante, des bagues plein les doigts, bracelets enroulés autour des poignets, claquent des talons. Bousculade de deux petits sacs, l'un doré, l'autre en papier Craft, leurs anses lovées au creux de son coude droit, une gauchère ? Un peu trop courtes les anses, ses mouvements contrariés. Soudain se liquéfie, propulse dans l'air des gestes, hurle à son téléphone un désespoir animal. *Ne m'empêche pas de sortir le soir. C'est cruel de ma part mais permets moi cette injustice. Il m'est affreusement pénible de rester à la maison. Dès que le soleil se couche le cafard obsède mon âme*^[4].

Ces textes, inattendus, déviant de leur route, tu les entends, les fais descendre dans les corps.

Les morts mal-enterrés collent à la peau,

les mots de morts,

se servent des corps.

des vivants,

les gouvernent.

Des douleurs grabuges, les possèdent.

stoppent leur élan,

leurs extases possibles.

Mal-morts,

mots pierres tombales,

entre les statues,

réclament qu'on les aide.

Regard en lui-même d'un autre bonhomme, arrêt net, bouche bée, sourcils relevés. Se mord les lèvres, fait lentement non de la tête, non, plus vite, non, encore plus vite, tousse un bon coup, devient rouge, rouge comme le blouson du boxeur, comme le vernis de la vieille, comme... puis détale tête baissée... manque de tomber sur la cycliste, ne tombe pas mais... Au milieu de la place, deux plus deux, quatre donc, quatre longs bras, ceux du maître basset et de la jeune fille, s'érigent, s'affolent, bataillent avec le vide tout autour d'eux.

ACTE IV – L'ENIGME

Une fois encore, notes nasales et métalliques émises en série

Puis, gloussement lent et grave dans le magnolia,

Et, en cette arène circulaire,
Ton guet de dibbouk.
Le silence, et l'oiseau,
au nom des morts.

La femme élégante à vélo, rit de toutes ses dents – d'une voix d'homme tout à coup – impérieuse terreur. Elle a chaud, elle a besoin de respirer, de s'encourager. Elle lâche son vélo, retire son chapeau en fourrure, s'allonge. La vieille étale pour elle, à même les pavés, son manteau peluché père Noël. Être à terre parce que de là au moins, on ne tombe pas... Et, peut-être que ...« La chute porte en elle une élévation nouvelle ». [5]

S'approche encore, depuis le fonds de scène, la cavale souple d'un sportif en jogging, main gauche enroulée autour d'une cigarette électronique, au creux de la droite, un ballon de foot en équilibre. Fait le tour. Revient à son point de départ, intrigué. Un couple remue de l'air au milieu de la place, la femme et l'homme, ne se voient pas. Au sol un vélo, une mini-jupe et une longue natte, endormies sur le manteau peluché d'une vieille aux ongles rouges qui caresse un petit chien lové contre un long basset. Elle murmure ces paroles : *L'homme vient au monde pour une belle, une longue vie. Mais s'il meurt avant l'heure, qu'advient il de sa vie inachevée, où vont tous les jours qu'il n'a pas vécus ? Ses joies et ses peines ? Les pensées qu'il n'a pas eu le temps de mûrir, les actions qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir ?* [6]

– Tu guettes l'énigme de ces paroles rapportées, en tout cas ce qui en subsiste à peine préférées.

Cent vingt deux passagers et cinq membres d'équipage
un gros type marchand d'armes qui boit du champagne
une hôtesse de l'air brune qui pense au commandant de bord

une hôtesse de l'air blonde qui pense à son mari qui n'aime ni les avions ni les aéroports

une starlette en beige qui pense à son mari producteur de cinéma

une bijouterie sur la promenade des Anglais

une bijouterie dans la rue principale de Jersey

→ un type aux yeux bleus la cinquantaine habillé de beige, sur ses genoux un panama

quatre enfants ou cinq qui se chamaillent un peu pour la place à côté du hublot

deux femmes, trente-cinq ans à tout casser mères de ces enfants-là

un commandant de bord troisième d'une fratrie de cinq autres frères

un second qui tchèque la liste

un steward plus ou moins homo plus ou moins blanc plus ou moins autre chose sans doute

deux barbouzes encostumés armés vigilants

moustaches chapeaux

un jeune type dans les vingt ans à qui manque un crayon

un vieux mec qui a peur de mourir dans le crash du décollage

un aéroport, Orly, et un autre, celui de Nice Côte-d'Azur

→ une vieille femme aux cheveux ras et blancs maigre
quarante-deux kilos chétive déterminée
→ un vieillard immobile assis sur un rocking-chair dans
une véranda
quelque part entre les deux tropiques probablement,
une ville proche de la mer, une lagune
un quartier aux rues toutes semblables qui se croisent
toutes à angle droit
deux maisons mitoyennes voisines séparées par des
jardins à l'abandon, l'une bleue l'autre verte
une femme rousse et enceinte voisine un peu éloignée
une infirmière que ne cesse de mater le vieillard
notamment l'échancrure de son corsage
une femme de ménage ou bonne à tout faire noire de
peau une incisive en or au sourire ravageur
un voisin toujours présent sur les lieux sauf quand il va
à la mer ce qui est rare
un épicier qui pratique les livraisons à domicile
un employé de banque, chargé de comptes, maigre sec à
moitié chauve
une employée de consulat ou quelque chose qui livre le
matin tôt une enveloppe dans un parking des Champs
Élysées
un chauffeur de place qui conduit une merco noire à
cent soixante sur l'autoroute du Nord
une employée d'agence immobilière internationale
un enquêteur qui cherche à identifier comment le
locataire de la maison bleue
→ un tueur à gages tout de noir vêtu
un concierge d'un hôtel international
une avenue qui descend vers la lagune, des arcades, des
colonnes, des magasins de l'ombre et le soleil qui cogne

→ un type en beige jusqu'au panama lunettes de soleil
qui descend l'avenue
à gauche le cinéma Le Parnasse, à droite une ambassade
protégée par un véhicule blindé
un vendeur à la sauvette de jouets pour enfants chiens
qui jappent ou voitures qui roulent et clignotent
un bijoutier sur le pas de sa porte – des colifichets en
faux or ou faux argent ou vrais verres de couleurs
un type en costume froissé mais croisé épaule contre
une des colonnes de l'avenue qui regarde passer le
temps
un chauffeur de taxi appuyé sur l'aile avant gauche de sa
skoda ou toyota jaune ou noire et rouge
trois femmes en noir en manteau de fourrure
un glacier
un vendeur de jus d'orange un autre de journaux
un hôtel Excelsior, un autre Golf Royal, un autre encore
Le Calife ou Le Pacha
deux femmes vêtues de robe de même facture l'une au
fond mauve l'autre au fond verte
un jeune type casquette lunettes de soleil joint
probablement ou cigarette seulement assis sur le
dossier d'un banc peint en bleu adossé à une grille de la
même eau
un chef de gare qui lève son drapeau et souffle dans son
sifflet
une locomotive à vapeur qui entre en gare stationne et
part
des quais de gare et des policiers qui patrouillent
...

La place de l'église, lumière insolente...

La pierre claire renvoie le soleil. L'ombre courte du clocher coupe le parvis en deux.

Là, un homme traverse, sans regarder ni l'église ni les terrasses. Il marche vite, est-il déjà en retard ailleurs ?

Rien.

Un arc-en-ciel s'est planté au milieu de la place. Il ne flotte pas ; il se tient fiché entre deux dalles. Ses couleurs ne jaillissent pas : elles demeurent, retenues, presque sérieuses. On dirait qu'il pèse sur le centre exact, là où d'autres avant, se sont arrêtés pour vérifier la disposition des choses.

Un enfant surgit derrière un banc, ballon rouge au pied. Il dribble trop fort ; le ballon s'échappe, roule vers le centre, décrit une courbe et traverse un pan de lumière. L'enfant court, bras ouverts, rattrape le ballon avant qu'il ne touche la marche du parvis, puis repart, frappant cette fois avec précaution, le sol aurait soudainement changé de consistance. Silence.

Du portail de l'église sort un couple. Ils s'arrêtent juste sous le tympan, encore dans l'ombre. Elle ajuste une veste claire sur ses épaules. Lui plisse les yeux dans la lumière, et dans la couleur posée là, au milieu. Ils échangent quelques mots. Elle descend les marches la première ; il la suit, une main suspendue un instant dans son dos sans la toucher. Arrivés sur la place, ils hésitent : à droite vers les platanes, à gauche vers la fontaine. Ils

choisissent la gauche et contournent l'arc-en-ciel avec application, s'éloignent, leurs pas peu à peu désaccordés. Pause.

Un groupe de mères traverse la place. Les landaus avancent en ligne souple, roues luisantes, capotes tirées. Les bébés respirent sous le tissu, tente légère. Les femmes parlent à voix basse, sans chercher à conclure. L'une d'elles pose la main sur son ventre déjà recommencé ; elle écoute plus qu'elle ne parle. Les autres se penchent vers elle, vérifient sa présence d'un regard, reprennent le fil interrompu. Elles passent à travers la lumière colorée sans lever la tête, l'arc-en-ciel, une partie de l'extraordinaire. Un accordéoniste entre par le côté opposé. Il joue en marchant, tenant l'instrument contre lui, une valise pleine d'air. La mélodie n'a ni début ni fin ; elle s'ouvre à l'endroit précis où l'on se tient. En croisant les landaus, il incline à peine la tête. La musique fait place aux roues, aux voix, au claquement des souliers.

C'est alors qu'en face paraît une Sybille. Elle déclame des prophéties d'une voix claire, presque administrative. Catastrophes, renaissances, pluies de cendres et printemps inattendus : tout se succède avec la même exactitude. Elle traverse la place, suit une ligne invisible tracée d'une couleur à l'autre. L'accordéon ne s'interrompt pas ; les mères ne s'écartent pas. Les paroles tombent sur les pavés sans les altérer. Un badaud entre, chapeau de paille, journal plié sous le bras. Il s'arrête au milieu exact de la place — à quelques pas de l'arc-en-ciel — pivote lentement sur lui-même comme pour vérifier que tout est à sa place : clocher, fontaine, café, ciel, prophéties. Il déplie le journal, ne lit pas. Le replie. Le

glisse sous son bras. Repart plus lentement qu'il n'était venu.

La place ne se vide pas, elle s'élargit dans la lumière. Un froissement d'ailes — deux tourterelles changent d'endroit.

Puis, en diagonale, un jeune en trottinette. Sac à dos noir, une bretelle tombant sur le coude. Téléphone plaqué à l'oreille. Il ne regarde pas devant lui ; son corps connaît le chemin. Il évite l'enfant au ballon d'un léger déhanchement, pénètre une fraction oubliée de l'arc-en-ciel, ou peut-être seulement un reflet. Un rire bref traverse son visage, destiné à la voix dans l'appareil. Il ralentit sans s'arrêter, écoute, repart plus vite, disparaît derrière l'angle de la mairie. Pause.

L'enfant a cessé de jouer. Il tient le ballon contre sa hanche et observe la porte de l'église. Personne ne sort. Le visage en point d'interrogation, il pose le ballon à terre, monte deux marches, redescend aussitôt, une jonction invisible le retient.

Traversant la place, une femme avec un cabas. Elle coupe droit, frôle le centre, évite d'un pas le ballon immobile, jette un regard bref à l'enfant — ni sourire ni reproche — et continue vers la rue étroite où l'ombre est plus dense. Silence.

Le couple reparaît au fond, ont-ils oublié quelque chose. Ils ne montent pas les marches cette fois. Ils restent à distance de la façade. Lui consulte sa montre. Elle regarde le sol là où l'on ne voit plus que la racine lumineuse de l'arc. Après un temps, ils se séparent : elle retourne vers les platanes ; lui traverse la place d'un pas décidé et

disparaît par la rue d'où était venu le premier homme. La place, écrasée de lumière attend.

Un instant, personne au centre.

Puis le ballon roule seul, épouse la pente. Il traverse une bande de couleur affaiblie. L'enfant accourt hors champ pour le saisir avant qu'il n'atteigne la chaussée. Pause.

De la ruelle étroite, celle qui garde encore un filet d'ombre froide, apparaît un curé. Chapeau noir, robe longue qui frôle les dalles. Il ne regarde ni à droite ni à gauche. Ses mains croisées sur la poitrine. Sa marche est régulière, presque glissée. Au centre de la place, un vent soulève à peine l'étoffe ; il la retient d'une main distraite. Arrivé aux marches, il s'arrête, lève les yeux vers la façade en mesure la hauteur — ou la couleur suspendue devant elle — puis gravit les degrés sans hâte et disparaît par la porte restée entrouverte. Silence bref.

En diagonale surgit un garçon de café. Tablier noué trop vite, pas pressé, plateau tenu haut. Dessus : deux tasses, trois verres, une bouteille qui tinte contre le métal. Le liquide tremble mais ne se renverse pas. Il traverse la place sans voir le ballon, sans voir l'enfant, sans voir l'église, sans voir la prophétesse qui continue à mi-voix. À mi-chemin, il ralentit, hésite — droite ? gauche ? — rectifie sa trajectoire d'un coup sec et poursuit vers une destination hors champ, avalé par la terrasse invisible. Pause.

Du côté des platanes avance un vieux monsieur. Le corps entraîné par sa canne. Chaque pas est négocié. Il s'arrête au milieu exact où d'autres se sont arrêtés avant lui. Il lève la tête. Longtemps. Ses lèvres bougent imperceptiblement. Il compte peut-être les nuages, ou les

trouées de bleu entre eux, ou les couleurs superposées qui s'attardent. La main crispée sur le pommeau, il dessine des petits cercles dans l'air, il additionne. Un enfant passe en courant derrière lui ; il ne se retourne pas. Un verre tinte au loin ; il ne bronche pas.

La place tient dans cette suspension...

Alors une ombre glisse, large, silencieuse. Un parapentiste descend du ciel avec une lenteur appliquée, comme s'il cherchait une place libre. Il survole la façade, pénètre l'arc-en-ciel, et vient s'abattre — toile, cordes, souffle court — sur une table du bistrot. Les verres sautent, une chaise bascule. L'homme reste un instant assis dans ce fracas, surpris d'être arrivé. Il se dépatouille avec méthode. Tire ici. Relâche là. Les suspentes s'enroulent autour des pieds de table, des accoudoirs, des jambes de clients. Un attroupement se forme, non par curiosité mais par nécessité : il faut tenir une corde, empêcher la toile de retomber, libérer un bras. Même la Sybille interrompt sa phrase, prophétie suspendue entre deux syllabes. L'accordéoniste, arrêté pour la première fois, laisse échapper un son sans note.

Le vieux monsieur baisse enfin la tête.

La place, ouverte dans la lumière, se resserre autour des cordes emmêlées.

Un roulement de toile.

il fallait qu'il y ait cette passerelle pour voir ainsi l'ensemble et d'aussi haut ; sur la droite un barbu en pyjama rayé blanc et rose, calvitie stade trois et ventre proéminent, est assis les mains sur les genoux ; deux rangées plus loin – il y a de nombreuses tables ou plutôt des bureaux qui forment des rangées comme dans un open space-, debout sur un bureau une femme en chemise de nuit claire ayant passé l'âge change une ampoule pendue à une gaine de caoutchouc noir; quelqu'un avance à quatre pattes en couche culotte avec grâce; un autre, mais je ne vois que son dos, est pris de secousses (je me souviens du shaker de Chaplin dans les Lumières de la ville) (je me souviens du rire abominable de ce garçon battu à mort); sur une chaise d'arbitre une femme en robe de soirée sombre – et quelque chose de brillant en plus–, tête d'oiseau et mèches rares, dévide une bobine ; on pourrait croire qu'il pleut, le bruit fait tourner la tête; bas de jogging jaune et brassière, une fille, du moins on le croirait du fait de ses incisives, arrose une plante d'intérieur à grandes feuilles –comme des masques, grimaçants –, un bananier musa, mais, factice à cause de l'intensité calorifère des lampes; dans une autre rangée , une dizaine d'hommes en blouse d'appariteur abattent des cartons miniatures sur un tapis roulant, comme des joueurs de carte; les cartons, les mêmes, reviennent en boucle : une clochette tinte. Un cheval dont je ne vois que la croupe s'ébroue, des chaises tombent, ça brasse une grande poussière, quelqu'un éternue –ce qui, me

semble-t-il, n'est pas prévu.

Quand elle arrive – ou qu'elle entre– ; quand elle
traverse longitudinalement l'espace dans sa crinoline de
velours rouge et se plante au milieu, c'est le signal
Ne plus savoir où se trouve la commande de la neige
En actionner une au hasard

Une tête rouge passe une trappe : Formol et
brocolis maintenant tu dégages !

PAUSE

Le distributeur de café disparaît sous une nuée de dos
plus ou moins vêtus ; un pompier fait les cents pas
ramené à cinq pour cause d'exiguïté du couloir ; dans la
cage de verre la femme à la choucroute actionne le
bouton : ça entre et ça sort avec la fumée des cigarettes
du trottoir ; un passant s'immobilise pour regarder la
crinoline qui fume et les deux en peignoir à fleur.

Quelqu'un danse, c'est elle, je la reconnais

Il ne fait pas nuit.

Deux policiers montés passent ; un des chevaux défèque
devant l'entrée

Ça sonne

PAUSE

La dernière heure, celles qui n'avaient pas encore de
moustache, descendent apprêtées ; leurs costumes mal
ajustés leur donnent l'air de pantins

L'espace est maintenant dégagé

Le chef, ou un qui y ressemble, réclame le silence

On fait entrer les trottinettes

Les soldates font leur tour en poussant la roue à cloche
pied

Les moustaches volent

Les vieillards assis sur des chaises applaudissent : c'est
le signal

Je ne trouve plus la commande de la trappe

Le chef hurle

Ça sent les heures sup

PAUSE

Sur mon muret, tournée de trois quarts, j'ai à la fois vue sur la plage et sur la promenade de bord de mer, davantage l'un que l'autre selon que je mets mes jambes côté ville ou côté plage. Mettons côté ville : à peine assise voilà que je vais faire obstacle à un minuscule gosse marchant sur le muret, tenant la main de sa mère, geste délicieux quand on y pense de tenir la main de sa mère, laquelle me sourit d'un beau rouge sombre quand je me lève pour les laisser passer. Je me rassois, la place est précieuse et je la garde, à quelque distance assis également sur le muret une brochette de vieux, laquelle brochette se déplace d'un seul élan courbé vers le banc tourné côté mer quand arrive le gosse minuscule, plus loin une femme à chevelure blonde et longue, mèches soulevées par la brise, mangeant un burger-frites, assise côté mer les jambes pendantes au-dessus de la plage, passe alors une famille en désordre sur le trottoir, poussette à triple place, grand-mère allègre et quatre jeunes pouvant être les parents, un couple pressé de soixantaines muets la tête basse et le corps penché en avant, arrive en sens inverse l'employé municipal avec son gilet jaune et son chariot, ramassant avec sa pince à rallonge quelques papiers et mouchoirs, encore en mars des rhumes et des mouchoirs dont on se demande quels virus ils contiennent comme autrefois les crachats de trottoir (et encore maintenant mais pas dans ce quartier), il ramasse au hasard et laisse (au hasard ?) des mégots, des morceaux de plastique et les frites échappées du cornet de la blonde, il se range pour laisser

passer une dame argentée poussant un caddie violet servant visiblement mais élégamment de déambulateur, il attend et se roule une cigarette, les passants suivants se croisant pèle-même et parfois quasi buttant les uns contre les autres en s'excusant, un ballon bleu roulant tout seul sur le trottoir, une famille en file indienne, déambulant par ordre de grandeur à quatre enfants et deux parents, le petit dernier traînant à l'arrière, une bande de quatorze ans essayant la puissance de leur voix tout juste muées et encore éraillées, deux étudiantes en jean, déjà les sandales et polos à manches courtes, rayures blanches et bleu marine. Soudain ma jambe est assaillie par un Chihuahua aux yeux globuleux surgi d'une laisse élastique, je sens au mollet la dureté de ses crocs, sa maîtresse en surpoids s'excuse tandis que son maître en surpoids regarde la bête d'un œil attendri « il a eu peur » dit-il. Lasse de ces encombrements je me tourne vers la plage jambes pendantes au-dessus du sable, ce serait un peu haut pour sauter, en-dessous une femme au livre de poche appuyée dos au mur, je dois me déplacer pour ne pas faire pendre mes pieds au-dessus de sa tête, des jeunes déjà bronzés ont installé un filet de volley et jouent pieds nus leurs bras prolongeant leurs corps élancés vers le ciel immaculé, un tendre ciel de printemps et la mer luit de diamants, d'écume et de soie, les vagues montantes étales et calmes propices aux jeux des petits, au loin sur les blocs de rochers séparant les deux plages un amas de mouettes au repos, des couples d'humains et quelques solitaires sommeillant sur le sable, enlevant régulièrement un vêtement jusqu'au maillot, les peaux se vêtant alors de chair de poule et de poils dressés, un petit avion blanc passant à basse

altitude en trainant une banderole, une dame avec glacière assise à l'ombre d'un parasol tenant une revue, un couple marchant dans l'eau se tenant par la taille, un gosse remplissant son seau, une mouette vaquant négligemment près du gosse guettant un possible déchet, un autre gosse remplissant son seau, d'autres creusant un trou aidés par un père enchanté, la femme allongée à côté plongée dans un roman dit de plage, levant son regard vers moi car ayant pressenti le mien, toujours ce cinquième sens des humains dont ils ne savent finalement que faire, ne voulant pas l'importuner à distance je me retourne alors côté rue reprenant ma position trois-quarts, des silhouettes déambulent seules en tenue d'hiver, en printemps, voire en déshabillé, avec lunettes noires cachant le désespoir ou lunettes mode d'été, quelques voitures au ralenti cherchent des places de parking, ce qui n'existe pas sur l'allée, une horde de trentenaires rayonnants d'une immortelle santé déferle en riant, vais-je plus tard sauter sur la plage pour relever les titres des livres et revues lus le samedi puis marcher dans l'eau salée, seule et longtemps, faisant parfois gicler l'écume à la recherche d'un souvenir évanoui, les chaussures à la main, le sourire dans le sac, en bandoulière ?

Un camion jaune ouvert sur le côté, déplié, comme une maison dont on aurait soulevé le toit, en hauteur, de face. Dedans abondance de couleurs, de formes. Paquets de pâtes, de riz, de farine, paquets de biscuits, de biscottes, sachets de pois chiches, de haricots secs, boîtes de pâté, bocaux de confiture, bidons de lessive, savonnettes et éponges, tabliers et pantoufles, jeux de cartes et magazines, devant, derrière au-dessus, à droite, à gauche, en pile, en tas, en rangée, suspendus, crochetés, et encore des bonbons, des plaquettes de chocolat, des pochettes surprise, des allumettes, des ampoule, et lui au milieu avec ses bacchantes, son tablier, le contentement de celui qui se sait attendu, et qui sait qu'il doit faire vite, d'autres hameaux l'attendent, mais il n'en montre rien.

Pause

Des bras, des cuisses dodues. Elle doit avoir quatre ou cinq ans. Une chemisette rose aux manches bouffantes, un short en Tergal bleu à fleurs roses, des sandalettes blanchies pour en camoufler l'usure. Une paire de couettes, une paire de joues. Et sur la tête un chapeau pointu en carton doré. Deux rubans de crépon bleu et jaune tombent sur ses épaules. Suivez moi jeune homme.

Une main saisit la sienne et l'éloigne du camion, la tire à l'intérieur d'une maison. La porte se referme.

Pause

Elle est assise sur un banc de bois installé devant chez elle. Au soleil. Elle ne s'est pas levée, elle ne s'est pas

approchée de camion. Elle est posée là, comme la croix qui lui fait face, croix en fer toujours à l'ombre, glaciale même au plus fort de l'été, montée sur un bloc de pierre grise, et elle en face, elle au soleil, immobile, les mains croisées sur le ventre, les épaules rentrées, qui semble ne rien voir. Elle assise aux première loges, qui les regarde sans les voir, sans sourire. Posée là. Comme une pierre.

Un pantalon bleu, de toile épaisse, maintenu par une ficelle. Le pantalon trop court laisse voir des mollets. La peau est sombre et lisse. Plus bas, des chaussettes épaisses, des godillots.

Pause

Un morceau de la croix en fer dans le rétroviseur du camion

Elles arrivent essouffées par la côte raide, la fermière en sabots, sa fille devant, la tête en avant, les cheveux longs, détachés, sur le visage, pour essayer de masquer ce que chacun sait, ce que tous voient, cet oeil blanc, mort et, derrière, ce trou sanglant.

Pause

Un chien courant. Poils noirs, tacheté marron. Les oreilles longues, pendantes. Court sur pattes. Le mouvement arrêté. Les herbes hautes cachent la chaîne. Tout son corps est tendu vers la scène où ça se joue. On y parle, on y bouge. On y mangerait bien.

En attendant son tour de payer, elle prépare la monnaie, met une à une les pièces dans le creux de sa main gauche. Elle compte et recompte. Absorbée elle ne voit pas que c'est son tour. Le marchand l'appelle. Elle sursaute, comme prise en faute.

Pas

secs, incisifs, pointus, vifs, austères, raides, martèlent le sol avec force, respiration courte haletante, corps en contraction violente sur un fil à la limite du déséquilibre si proche de la chute, les pas brisent les dialogues, déconstruisent chaque mouvement, les pieds frappent l'air ; des sons très courts, nets, sans fioritures, sans douceur, sans préambule résonnent en suivant les cycles d'une horloge imaginaire, claquements des paumes de mains à intervalles réguliers, la silhouette rassemble toute l'énergie du souffle au centre dans le bas ventre et relâche, une place de béton grise dévoile son nu,

Pause

Torse

en spirale danse viscérale, dramatique, virtuose, érotique, respiration haletante, ouverture du bassin, dissociation, engagement extrême du corps à partir du torse, il s'entortille, s'enroule autour d'un fil métallique comme une dentelle brodée par des fuseaux en mouvements mécaniques, le corps sculpté enfermé par le métal s'évade en contorsions lentes, douloureuses, utilisation du fil comme partenaire, le corps joue avec la tension et la souplesse, il s'y accroche, s'y agrippe, l'étreint, se retourne, se détourne, se débat jusqu'à rencontrer sa liberté gestuelle, marcher sauter courir en diagonales sur une place grise,

Pause

Mains

expressives se saisissent du vide, poussent, repoussent un carré ferraillé de béton, géométrie du lieu, de l'air, de l'inconscient, mouvements désordonnés, fixation perceptible du regard tendu de l'intérieur, mains en pleurs tournées vers la Vie, sensations de vide, les muscles se contractent et se relâchent, fluidité de l'instant, grâce,

Pause

Corps

douze en représentation abstraite changent de positions dans l'espace, croisent des lignes imaginaires brisées, en courses circulaires rapides sans concession corps centrés, respiration oppressante, opposition des forces, ils se cognent, s'évitent, se regardent, face à face se dévisagent, se détournent, s'appellent, se fuient s'embrassent, se caressent, se repoussent, s'agenouillent, se couchent sur le carré en béton de la place nue, se relèvent en une fuite éperdue, corps saccadés, respiration haletante,

douze corps s'envolent,

Silhouette

menue au centre du béton gris bras tendus vers l'absence, gestes amples, positions expressives, stylisées, déplacements continus, impulsions, suites de mouvements organisés, enchaînements normatifs, formes codifiées, mouvements de va et vient, pulsations progressives, rupture, transition, dans l'espace corps à l'arrêt, poitrine contractée la colère explose,

bouche pâle, cris, tourments ; amour, haine, vengeance,

seul, son corps fragile,

Pause

Gestuelle

d'une silhouette entièrement recouverte d'un long tissu violet élastique, son vêtement est un tube, seuls son visage ses mains ses pieds affleurent telle une seconde peau, figures implicites d'amants fusionnels, prison et suaire entremêlés, déplacements du corps, plongée dans l'espace ; debout sur un banc de béton dans le nu à peine voilé de la place désolée, ses mouvements sont contraints, contenus, circonscrits, censurés par le tissu, ils révèlent la matière expressive, refusent la fixité, l'immobilité, transforment les émotions, les perceptions en quête gestuelle, font surgir le deuil, la douleur, la tristesse universelle,

dans le gris de cet espace confiné, la silhouette menue dévoile à une place grise, le miroir aride de sa solitude,

Pause

Déconcertants, les rires légers, clairs, joyeux de deux enfants habillés de rouge traversent une place nue,

Un plateau vide, dans le fond deux hommes accroupis près d'une chaîne stéréo, cherchent à réparer une avarie électrique, l'un deux, crane chauve et barbe de quelques jours traverse la pièce, disparaît derrière une porte puis revient avec une petite enceinte, l'autre, un jeune homme aux cheveux ondulés vêtu d'un pantalon de sport avec deux rayures blanches sur le côté, il sort son portable qu'il coordonne à l'enceinte. L'homme chauve repart.

Pause

Une musique répétitive composée d'instruments à cordes commence la mélodie est en huit temps, au même moment, alors que jeune homme au pantalon de sport rejoint le centre, le plateau se remplit d'hommes et de femmes, vêtus de couleur sombre, ils se disséminent sur toute la surface, les physiques sont divers, les âges aussi, pourtant il émane de leurs silhouettes, une verticalité et un alignement serein, reflet de la variation musicale, régulière. Les danseurs s'éparpillent sur toute la surface et déplient un éventail blanc le long de leur main droite, ils se placent en quinconce, deux groupes, en miroir, les éventails sont alignés le long de leur jambe droite. Ils ne se regardent pas mais sont reliés. Immobiles.

Pause. la musique continue.

à la quatrième reprise, es danseurs entament une marche en ligne droite, ils partent du pied gauche, ils avancent en se retournant vers le bras resté en arrière, cela entraîne une torsion de leur buste, pour autant le bras de

l'éventail reste collé le long de leur jambe, quatre pas en avant, quatre pas en arrière les ramènent à leur point de départ, les bras de nouveau contre les jambes, le flux reprend d'un cran , cinq pas en avant le bras gauche monte devant, le reflux amène le bras à l'éventail également devant parallèle, reprise d'un cran six pas devant le bras gauche s'ouvrant en cinquième à l'horizontal, six pas arrière le coude droit plié ramenant l'éventail contre la poitrine des danseurs les entraînant vers un demi-cercle qui rompt les lignes verticales jusqu'ici dessinées suivant l'éventail qui vient retrouver l'autre bras ouvert, sept pas pour redescendre l'arrondi, alors que l'œil s'est habitué au mouvement au balancement de la marée au tissage des corps qui se croisent et se décroisent, un nouveau comptage sur onze vient agrandir la première courbe qui s'approfondit en avant, en arrière avec les éventails continuant en contrepoint leur partition, à rebours, le cercle des danseurs se croisent de plus en plus brouillant les repères pourtant les lignes les courbes et le crinclin de la musique hypnotique entraînent la marche imperturbable, irrésistible, irrépressible. Les marcheurs entament maintenant une spirale, la musique a gagné en intensité et en rapidité sans perturber pour autant le va et vient de ce qui se fait et se défait et le calque se dévie imperceptiblement avec des points de rupture, accroc au tissage. Certains s'arrêtent.

Pause.

Brève même partielle si les jambes et le buste demeurent à aucun moment les bras ne renonceront à tournoyer avec le groupe des autres bras, ils continuent à mouliner indépendamment emportés par par l'éventail, le temps

d'une traversée, pour reprendre l'unisson de la marche et toujours dans le déroulement de la rotation de l'escargot, en se superposant à la partition, d'autres quittent le flux et le reflux, pour tenter fuites échappées improvisant un impromptu qui semble aimanté par l'éventail puis reviennent se caler dans le mouvement organique qui tourbillonne maintenant en un vaste cercle tournant autour d'un centre, de plus en plus rapide, entraînés par le siphon de la rotation, jusqu'à ce que les éventails se referment entre les deux mains tendus des danseurs devant eux, contre leur poitrine, les danseurs se mettent à genoux, inclinent leur tête en avant, s'immobilisent.

Pause.

L'homme au pantalon rayé court éteindre son portable. Les danseurs repartent par la porte en discutant.

Une odeur de rance et de chou emplit la grande salle. Une dizaine de bancs la meublent, trois au centre et les autres répartis sur les côtés. Sur le mur du fond cinq portes surmontées d'une lumière rouge. Sur l'un des bancs du milieu, une femme s'est allongée, elle dort bouche ouverte, un filet de bave s'écoule au coin de la bouche, une de ses jambes pend hors du banc. Pas si loin, un vieil homme assis semble dormir aussi, le menton enfoncé dans la poitrine. En réalité, sur presque tous les bancs, des hommes et des femmes sont plus ou moins avachis. Un type debout lit une affichette collée sur l'une des cinq portes.

Venue de la gauche, un homme habillé de rouge traverse la salle en sifflotant, de sa poche, dépassent des instruments : couteau, scie, lames incurvées, Docteur, docteur ! Un Gris le poursuit, il prend la fuite. Le Gris pose un regard effaré sur l'assistance qui l'ignore.

Pause

Une femme rentre dans la pièce, elle porte une cage dans son dos comme l'homme que j'ai croisé il y a peu, comme lui, elle peine sous le poids et se tient pareillement courbée, et redresse la tête en biais pour se situer dans l'espace, elle va s'asseoir sur une place libre mais sa cage racle le mur, elle se relève, redresse comme elle peut sa tête pour repérer une place libre sur les bancs du milieu, il n'y en a plus, elle pose une demie-fesse près des pieds de la dormeuse.

Pause

Une autre femme dotée d'une poitrine énorme fait les cent pas devant une porte fermée, elle répète comme pour elle-même : « je suis gentille, attentionnée, délicate, je suis gentille attentionnée, délicate... » sa voix rauque, son ton brutal disent tout le contraire. Elle s'approche régulièrement de la porte et la gratte « j'ai bien le droit » dit-elle alors puis elle tourne de nouveau en rond « je suis gentille, attentionnée, délicate... » Elle crache par terre...

Pause

Une Grise pénètre dans la salle en tenant un grand chien en laisse couvert d'un chapeau et d'un imperméable, elle lui retire avec affection ses vêtements, le chien s'avère être un homme, elle lui caresse la nuque, lui murmure à l'oreille. Autour d'eux, les patients s'ébrouent, mal à leur aise ?

Un type sort par une des portes et tend une sybille à chacun, certains y déposent une ou deux pièces. Je n'en ai pas, il me tire la langue, et puis mes cheveux, la surprise et la douleur me font crier, tous détournent les yeux, ceux du mendiant me terrorisent, il s'en va

Pause

Annoncée par le grand bruit de leurs bottes, cinq scarabées entrent, inspectent chacun sous le nez, prennent des notes, hochent la tête en se regardant, puis repartent, apparemment satisfaits.

Une vieille Grise pénètre par une des portes, un bouquet de fleurs aussi grises qu'elle à la main, elle traverse la pièce « ah oui... ah oui... ah oui...chuchote-t-elle, ah oui... » ses fleurs s'émiettent, il ne restera bientôt plus que des tiges moisies.

Pause

Étrangement un enfant entre dans la salle, c'est bien la première fois que je rencontre un enfant, il semble conduire la femme qui l'accompagne et non l'inverse, les deux s'assoient sagement sur un banc de côté, l'enfant tend un livre à sa mère qui le jette à terre en plantant un regard réjoui dans ses yeux.

Pause

L'homme en rouge traverse la pièce à nouveau mais dans l'autre sens, toujours poursuivi par le même gris, Docteur, docteur... d'un signe de la main, il repousse l'importun et disparaît derrière l'une des cinq portes... Le Gris s'écroule, affligé, sur le banc le plus proche...

Pause

Trois sportifs en collant moulant déboulent au petit trot, soufflent fort à chaque foulée, font trois tours de salle, quelques étirements et repartent par où ils sont venus...

Et puis voilà que Roux, Roux ! pénètre dans notre salle, je me fige, une jeune femme sortie d'on ne sait où se précipite sur lui et le fait entrer par une des cinq portes. En un fugitif instant, la lumière est passée du rouge au vert et puis de nouveau au rouge. je fais un geste vers lui. Trop tard. Dès lors, je ne vois plus rien, comme s'il était encore là devant moi, sa chevelure flamboyante là devant moi, son visage crayeux, là... Est-il malade ?

Je n'avais pas remarqué l'écran derrière moi, et sur l'écran, la dormeuse, le dormeur, le Gris affligé, l'enfant et sa mère qui jette encore le livre, les cinq portes et leurs lumières rouges, l'image tourne, tourne, tourne, et je remarque une jeune femme que je n'avais pas vue, habillée tout à fait comme moi, je l'observe intriguée, elle

m'observe intriguée, elle lève sa main vers sa joue exactement comme je le fais, à cet instant même.

Ils ont appuyé sur le bouton
Une éjaculation
Tuer pour jouir
Jouir à occire

PAUSE !